

OTTO DUCHÁČEK

LA SÉMANTIQUE STRUCTURALE

I

Dans les dernières années, on reconnaît de plus en plus l'importance de la sémantique. On ne peut s'en passer non seulement en lexicologie et lexicographie, mais non plus dans d'autres disciplines linguistiques (surtout en stylistique), en psycholinguistique et psychologie, etc. Vu les tâches nouvelles posées par la traduction mécanique et par la documentation automatique, on se voit obligé à reposer certaines questions sémantiques en termes nouveaux.

Les sémanticiens s'efforcent donc d'attaquer divers problèmes — avant tout celui de la structure des unités lexicales et de leur interdépendance — à l'aide des méthodes structurales qu'on applique depuis longtemps en phonologie et en morphologie.

L'analyse sémantique des unités lexicales¹ — ainsi que celle des unités plus vastes et plus complexes (syntagmes, propositions, phrases) — n'est qu'un des problèmes qu'on se pose en examinant le fonctionnement de la langue, les moyens de la communication linguistique et la structure du lexique avec ses redondances, ses carences, etc.

La sémantique linguistique „traditionnelle“ a abouti à un haut degré de la synthèse: dans le cadre de la synchronie, elle analyse le contenu des unités lexicales en éléments (dominants et complémentaires; notionnels, affectifs, expressifs, grammaticaux), décrit les rapports entre les unités lexicales dans les plans paradigmatique (polysémie, homonymie, synonymie, antonymie, etc.) et syntagmatique (interdépendances des éléments constituants de la phrase); dans le cadre de la diachronie, elle explique tous les changements de sens, leurs causes et leurs résultats, éventuellement les conditions nécessaires pour leur accomplissement, l'influence des facteurs externes et psychiques, etc.

Les sémanticiens structuralistes font souvent „table rase“ afin de pouvoir présenter des faits et phénomènes connus et expliqués depuis longtemps sous un angle nouveau plus propre à la solution de problèmes posés par quelques buts pratiques, par exemple par les besoins de la traduction automatique. Dans ce cas, les chercheurs américains parlent généralement de nouvelles théories bien qu'il ne s'agisse que d'une vue ou d'une méthode nouvelles concernant un problème de détail.

Une sémantique structurale complète n'a pas encore été élaborée. Il est vrai que, sur le plan synchronique, M. A. J. Greimas a fait un essai de

¹ C'est-à-dire la décomposition de leurs contenus en sèmes (éléments simples, traits distinctifs). M. Greimas parle dans ce cas de l'analyse sémique, MM. Apresjan et Ivanov, de l'analyse en facteurs sémantiques, les chercheurs américains, de l'analyse componentielle.

synthèse dans sa *Sémantique structurale* (cf. ci-après), riche en idées et interprétations originales. Il y présente une théorie sémantique nouvelle, mais il n'y s'occupe pas d'un nombre considérable de faits et phénomènes examinés et expliqués par les sémanticiens traditionalistes, faits d'importance primordiale du point de vue lexicologique. Sur le plan diachronique, on a à peine commencé à étudier quelques faits du point de vue structuraliste (cf. infra les idées de M. Eugenio Coseriu).

Le but du présent article est d'apporter des informations fondamentales sur quelques théories et méthodes structuralistes importantes et des résultats auxquels leurs auteurs sont arrivés.

II

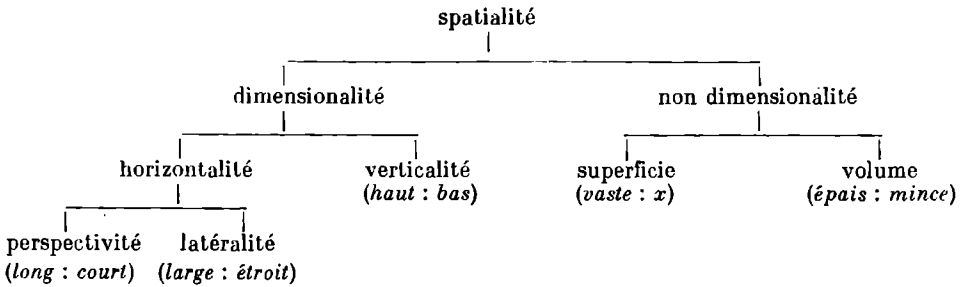
Dans sa *Sémantique structurale*, M. Greimas ne s'occupe que peu de ce qui représentait jusqu'à présent le contenu principal de la sémantique linguistique (les rapports mutuels des unités lexicales, l'évolution de leurs contenus, etc.). Il s'intéresse beaucoup plus au sémantisme des récits (contes populaires russes, œuvres de Bernanos...). On ne s'étonnera donc pas qu'il attaque les problèmes relatifs au sens non seulement du point de vue sémantique proprement dit (qui nous intéresse en premier lieu sinon exclusivement), mais encore des points de vue stylistique, syntaxique, logique, psychanalytique et philosophique sans parler des mentions relatives aux domaines de la noologie, de la cosmologie, de la mythologie, etc.

A son avis, „la langue n'est pas un système de signes, mais un assemblage — dont l'économie reste à préciser — de structures de significations“ (p. 20).

Quant à l'analyse des unités lexicales, la méthode de M. Greimas — ainsi que celles de la plupart des sémanticiens structuralistes — dérive de l'analyse des phonèmes en traits distinctifs. Il distingue quatre termes sémiques: positif (*s*), négatif (*non s*), neutre (*-s*) et complexe (*s + non s*). Leurs contenus sémiques respectifs sont: présence du sème *s*, présence du sème *non s*, absence des deux sèmes, présence de la catégorie *S*. Il distingue également quatre articulations sémiques: 1° *s* : *-s*, c'est-à-dire „marqué : non marqué“, par exemple „voisé : non voisé“ (*b* : *p*), 2° *s* : *non s*, par exemple „masculinité : féminité“ (*garçon* : *filles*), 3° „positif : neutre : négatif“ (*grand* : *moyen* : *petit*), 4° „positif : complexe : négatif“, par exemple „personnel : personnel et impersonnel : impersonnel“ (*on* : *il* : *cela*).

M. Greimas assure ensuite que „les articulations sémiques d'une langue constituent sa forme, tandis que l'ensemble des axes sémantiques traduisent sa substance“ (p. 26) et que les structures élémentaires peuvent être perçues et décrites sous forme d'articulations sémiques (voir supra) ou bien d'un axe sémantique, dénominateur commun de deux termes entre lesquels on peut établir une relation.

Pour expliquer sa conception de l'axe sémantique, voici un exemple: l'axe „spatialité“. „La première division permet de distinguer deux aspects de cette „spatialité“ tels qu'ils s'expriment en français par l'opposition des mots „espace“ : „étendue“ et que nous désignerons „dimensionnalité“ : „non dimensionnalité“. L'auteur continue la division dichotomique de la manière qui découle du tableau suivant:



Il y ajoute le tableau suivant:

sèmes lexèmes	spatialité	dimensional.	verticalité	horizontalité	perspectivité	latéralité
haut	+	+	+	-	-	-
bas	+	+	+	-	-	-
long	+	+	-	+	+	-
court	+	+	-	+	+	-
large	+	+	-	+	-	+
étroit	+	+	-	+	-	+
vaste	+	-				
épais	+	-				

En parlant du lexème (= unité lexicale), il dit, entre autres, qu'il ne lui „apparaît pas comme une simple collection sémique, mais comme un ensemble de sèmes reliés entre eux par des relations hiérarchiques“ (p. 36), que „le lexème est le lieu de manifestation et de rencontre de sèmes provenant souvent de systèmes sémiques différents et entretenant entre eux des relations hiérarchiques“ (p. 38) et qu'il contient un noyau sémique, minimum sémique permanent et invariable (nous l'appelons dominante sémantique) et qui, d'après le contexte, actualise une variante sémique appelée sème contextuel [nous employons le terme „éléments complémentaires (notionnels, expressifs...)“]. (44—45) Ajoutons encore qu'il distingue les lexèmes (*abricot*), les paralexèmes (*pomme de terre*) et les syntagmes (*pain de seigle*).

En somme, on peut dire que certaines pages de cet ouvrage sont d'une clarté parfaite, mais plusieurs passages et même quelques définitions (cf. par exemple ci-dessus la définition du lexème de la p. 38) sont assez vagues; l'emploi des termes n'est pas partout assez précis, quelques uns d'entre eux sont synonymes (noyau sémique = sème nucléaire, classèmes = sèmes

contextuels) et d'autres ne sont pas univoques. L'auteur l'avoue d'ailleurs lui-même: „Nous sommes conscients de la polysémie terminologique que nous introduisons ici“ (p. 166).

III

M. Bernard Pottier² insiste sur l'importance du fonctionnement des formes et de l'analyse de la substance sémantique de leurs composants. Il faut distinguer les lexèmes (*trouv-*), dont le nombre n'est pas fini, et les morphèmes (*-ons*) appartenant à un inventaire limité.

Sauf les sèmes (constituants sémantiques), il existe les constituants syntaxiques: *mon* et *mien* — ayant le même contenu sémantique (possessif, première personne, singulier, masculin) — se distinguent par leur pouvoir combinatoire (*mon* se combine avec les substantifs, *mien*, avec l'article).

S'inspirant des travaux de G. Guillaume, M. Pottier distingue deux classes sémantiques exprimées à travers les morphèmes et reposant sur une opposition binaire de „tensèmes“ („tensions“ d'après Guillaume). „Le tensème I est un avant, il pose, il fonde, il particularise. Le tensème II est un après, il dispose, il exploite, il généralise“ (p. 113). Exemples: I. AVANT — II. APRÈS: 1. subjonctif — indicatif, 2. futur — passé, 3. non accompli — accompli, 4. interrogation — affirmation. L'opposition 3 est réalisée dans les deux acceptions du mot *échafaudage* (I. travaux — II. résultat). Deux oppositions (1 et 4) sont réalisées en même temps dans la phrase *Je cherche une maison qui ait* (subjonctif, interrogation) *des volets verts* et dans sa variante *Je cherche une maison qui a* (indicatif, affirmation) *des volets verts*. — I. POSE (inhérent, fondamental, interne) — II. DISPOSE (externe, circonstant): 6. adjectivation inhérente — adjectivation externe (*la bonne femme* — *une femme bonne*), 7. détermination interne — détermination externe (*avoir faim* — *avoir une faim de loup*). — I. PARTICULARISE — II. GÉNÉRALISE: 11. masculin — féminin, 12. singulier — pluriel, 13. article *un* (il présente) — article *le* (il suppose une présentation), 16. substantif (il ne signifie rien en dehors de lui) — adjectif (il a une application large).

Certains traits peuvent être combinés, mais uniquement les traits de la même catégorie (cf. ci-dessus la combinaison des traits 1 et 4).

M. Pottier fait observer que les sèmes (traits sémantiques pertinents) des lexèmes sont substantiels, c'est-à-dire porteurs du sens proprement dit, tandis que ceux des morphèmes sont seulement relationnels, c'est-à-dire établissant certaines relations entre les substances des lexèmes. Leur ensemble forme un catégorème.

En traitant de la substance des lexèmes et, plus spécialement, des critères fonctionnels d'établissement de classes de distribution, il divise les verbes en auxiliarisables (ceux qui peuvent être suivis d'un autre verbe) et non auxiliarisables; il subdivise les auxiliarisables en ceux qui sont suivis d'adjectifs (*être*, *sembler*...) et les autres. Il répartit ensuite les auxiliarisables sans adjectifs

² Dans son article „Vers une sémantique moderne“, *Travaux de linguistique et de littératures romanes* II, 1, 107–137, Strasbourg 1964. Cet ouvrage fut réimprimé sous le titre *Présentation de la linguistique* (Paris, Klincksieck, 1967) — cf. notre compte rendu dans le présent volume à la page 184.

en trois sous-classes: notion (*pouvoir, croire*), temps relatif (*aller^a, venir de*) et espace (*aller^b, monter*).

En parlant des relations temporelles, notionnelles et spatiales, il constate que, par exemple, *être* se trouve sur l'axe du temps relatif entre *devenir* et *rester* et que, sur l'axe de la notion, *être* est en relation avec *sembler* et *paraître*. Sur le plan syntagmatique, la notion précède le temps (type N + T):

$$\text{il } \left\{ \begin{array}{l} \text{paraît} \\ \text{semble} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{devenir} \\ \text{être} \\ \text{rester} \end{array} \right.$$

Avec les verbes auxiliarisables non suivis d'adjectifs, on reconnaît le type N + T (*je veux commencer à manger*) ainsi que le type T + N (*Je commence à vouloir manger*). Les auxiliaires spatiaux se situent avant les verbes non-auxiliarisables: *Il descendit (alla, monta, partit) prendre son courrier*.

Après avoir expliqué avec une clarté parfaite les rapports entre les sèmes, les sémèmes et les archisémèmes, M. Pottier attire notre attention sur l'influence des classèmes, c'est-à-dire de l'appartenance des mots à certaines classes sémantico-fonctionnelles (animation, transitivité, etc.) et sur le pouvoir des mots de se combiner sur le plan syntagmatique. Il affirme que, par exemple, le verbe *capturer* ne peut avoir pour sujet que les mots de classème „animé“ et que le verbe *apporter* a toujours un objet de classème „inanimé“.

De ce point de vue, il distingue pour les substantifs les classèmes „animé“, et „inanimé“, subdivisés à leur tour: „animé“ en „personne“ et „animal“, „inanimé“ en „objet immatériel“ et „objet matériel“, ce dernier en „discontinu“ (*chaise*) et „continu“ (*eau*). On peut donc parler des classèmes d'animation et de continuité. Quant au verbe, il y a le classème de transitivité.

En analysant les unités lexicales, il faut se rendre compte du grammème, c'est-à-dire de l'appartenance à l'une des parties du discours, distinguer le lexème, contenant les sèmes substantiels et les classèmes, du morphème comportant des sèmes relationnels et le tensème. Il ne faut pas oublier le fonctème, c'est-à-dire l'ensemble des traits grammaticaux fonctionnels d'une lexie (unité lexicale).

En traitant des suffixes, il ne distingue que trois situations essentielles: 1° origine, puissance, agent, virtualité (à notre avis, il s'agit ici de quatre „situations“, non pas d'une seule), 2° déroulement, action en cours, 3° résultat, effet. Exemples: 1° *créateur, traducteur, impressionnable, grossir*, 2° *création, traduction, impressionnant, grossissant*, 3° *créature, traduction, impressionné, grossi*.

Dans les conclusions (p. 133), après avoir constaté que la „substance d'un monème peut contenir, au maximum, le sémème, le classème, le fonctème et les virtuèmes“, M. Pottier nous présente la figure suivante:

sémème (particularisant)	classèmes (généralisants)	virtuèmes
fonctème		

constante

variante

Il y ajoute: „La relation „constante/variante“ peut varier fortement selon les cas. Ainsi un lexème comme *altimètre-* a une très grande constante et très peu de variantes; *bouchon-* a des constantes et des variantes; *liberté-* a peu de constantes et beaucoup de variantes“ (p. 133).

M. Pottier examine non seulement le contenu des lexies en tant que tel (les éléments sémantiques ainsi que grammaticaux), mais encore du point de vue de son pouvoir combinatoire. Il étudie aussi les interrelations entre les contenus de certaines lexies et leurs rapports syntagmatiques.

M. Pottier revient au problème de l'analyse des unités lexicales dans „La définition sémantique dans les dictionnaires“ (Travaux de linguistique et de littératures romanes III, 1, 1965, 33—39). Il y dit que „tout lexème (signifiant minimal de désignation) aura ainsi comme signifié“ le sémème + le classème (p. 33).

Le sémème du mot *chaise* se compose des sèmes suivants: pour s'asseoir, sur pieds, pour une personne, avec dossier, sans bras.^{2a} Le classème du même mot comporte les classes conceptuelles générales suivantes: discontinu, inanimé, intransitif, matériel.

Les mots sémantiquement apparentés ont évidemment un certain nombre de sèmes identiques, par exemple:

Signifiant lexème	sèmes (pertinents)					
	pour s'asseoir	sur pieds	pour 1 personne	avec dossier	avec bras	...
canapé	+	+	—	+	+	
fauteuil	+	+	+	+	+	
chaise	+	+	+	+	—	
tabouret	+	+	+	—	—	

^{2a} Dans son article „Définition lexicographique: recherches sur l'équation sémique“ (*Cahiers de lexicologie* 8, 1966-I, p. 73), Mme J. Rey-Debove — en partant du point de vue lexicographique et de la formule „tout le défini et rien que le défini“ — donne une définition qui suppose d'autres sèmes dans le contenu du mot *siège*: *siège* est un objet manufacturé disposé pour qu'on puisse s'y asseoir.

Ajoutons encore que Mme Rey-Debove, procédant en lexicographe, pratique des analyses morpho-sémantiques. Exemple: Comme elle mot *épilation* peut être défini en tant que: 1° action d'épiler, 2° action d'arracher les poils, 3° arrachement des poils, elle juge que „les groupements naturels d'éléments de sens se font par monèmes“ et que „la charge sémantique se scinde comme suit“:

Epilation 1	Action de -er	é-	<i>pil-</i>
Epilation 2	Action de -er	<i>arrach-</i>	<i>les poils</i>
Epilation 3	-ement de	<i>arrach-</i>	<i>les poils</i>

„La répartition des formes par colonnes verticales se fait en prenant appui sur le sens, mais uniquement sur le sens lié à une forme, ce sens étant dégagé par commutation des monèmes dans d'autres mots (par exemple, *ébrancher*, *édenté* ...; *pileux*, *pilosité* ...; *enlèvement*, *développement*; *réparation*, *confirmation* ...).“ Mme Rey-Debove en conclut que „l'on peut dégager les éléments de sens „arrach-“ pour (é), „poils“ pour (*pil*), „action de -er“ pour (-ement de). Ce dernier élément correspond aussi au monème -ation de *épilation*.“

Comme le sémème du substantif *siège* ne comporte que deux sèmes (pour s'asseoir, sur pieds), communs aux sémèmes de tous les mots précédemment analysés, il en est l'archilexème. Les lexèmes peuvent conséquemment être définis à l'aide de leurs archilexèmes: La chaise est un siège (pour une personne) à dossier et sans bras, le fauteuil est un siège (pour une personne) à dossier et à bras.

M. Pottier forme une terminologie très adéquate, mais trop novatrice. Sauf les termes indispensables (sème, sémème, etc.), on rencontre dans son ouvrage des termes dont on pourrait se passer, tels que virtuème (nombre de virtualités combinatoires) et fonctème (ensemble de traits grammaticaux fonctionnels). Parfois, il donne plusieurs définitions d'un seul terme, par exemple de classèmes: 1° classes sémantiques très générales, révélées par des comportements distributionnels (p. 124), 2° caractérisation d'appartenance de sémèmes à des classes générales sémantico-fonctionnelles (p. 125), 3° appartenance à des catégories sémantiques générales. Ajoutons encore les définitions que nous avons trouvées dans d'autres travaux de M. Pottier: 4° sème contextuel proprement dit, 5° ensemble des classes conceptuelles générales. — Le sème: 1° chaque trait pertinent sémantique (117), 2° trait distinctif sémantique (122), 3° trait distinctif sémantique minimum (124), 4° constituant sémantique, 5° la plus petite différence entre deux sémèmes (124). — Par contre, il ne définit pas assez clairement d'autres termes. Du sème relationnel, on apprend seulement qu'il établit certaines (mais: lesquelles?) relations entre les substances des lexèmes. On aurait dû citer un ou plusieurs exemples de sèmes relationnels et définir ce que c'est que la substance des lexèmes. Est-ce le synonyme de sémème ou d'ensemble de sèmes substantiels? Comme le terme sème relationnel n'est pas défini avec précision, la définition „l'ensemble de sèmes relationnels... est un catégorème“ (117) ne serait pas claire non plus si l'auteur n'avait pas ajouté que cet ensemble est appelé traditionnellement catégorie grammaticale. Mais alors pourquoi pas garder ce terme communément connu? A notre avis, il est également inutile de remplacer le terme partie du discours par le terme grammème. Nous ne croyons pas qu'il soit indispensable que tous ces termes soit terminés en -ème. Pourquoi aussi supplanter „suffixe“ par „aspectif“ quand on garde les termes traditionnels préfixe et infixé? (cf. pages 117 et 128).

Nous avons cru utile de faire cette remarque terminologique (qui ne veut nullement diminuer l'importance et la fertilité des vues originales de M. Pottier) parce que la formation de termes nouveaux (plus adéquats à l'avis de leurs auteurs) — devenue très à la mode et pratiquée par de nombreux linguistes — rend la lecture des travaux linguistiques plus difficile: l'emploi de plusieurs termes de sens identique est encombrant, l'emploi d'un seul terme dans des sens différents peut même causer des malentendus.

IV

MM. Jerold J. Katz et Jerry A. Fodor proclament dans leur article „The structure of a semantic theory“³ que le but de la description synchronique

³ Publié dans le *Language* 39, 1963, 479—518 et traduit en français dans les *Cahiers de lexicologie* 9, 1966-11, 39—72 sous le titre „Structure d'une théorie sémantique avec applications au français“ (les exemples anglais y sont remplacés par les exemples français).

d'une langue est de déterminer ce que ceux dont c'est la langue maternelle connaissent de sa structure et ce qui leur permet d'utiliser et de comprendre toute phrase tirée de l'ensemble infini des phrases que cette langue peut former.

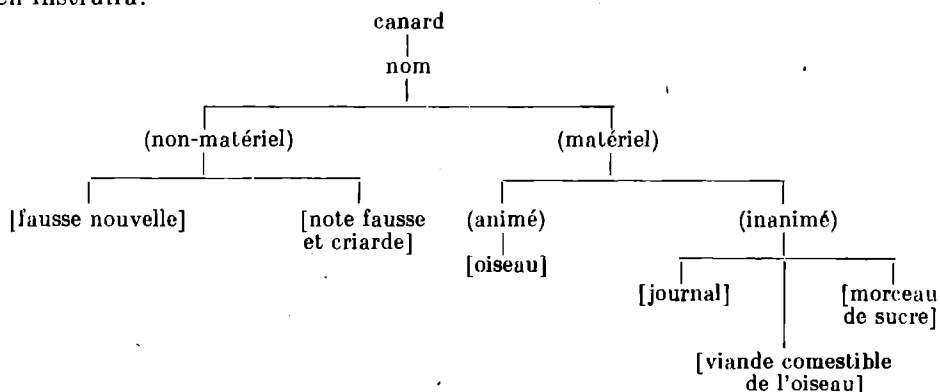
Il convient de constater par avance que ces deux auteurs s'intéressent à la sémantique surtout pour des besoins de la traduction automatique. Inspirés par la grammaire générative de M. Noam Chomsky, ils essaient de découvrir les règles sémantiques qui permettent aux usagers de la langue donnée de déceler l'ambiguïté (non syntaxique) des phrases, de caractériser le contenu de toutes les interprétations d'une phrase donnée, de se rendre compte des anomalies sémantiques éventuelles (de non-sens) et de décider quelles phrases sont des paraphrases les unes des autres. Tous ceux qui ne connaîtraient que le système grammatical de cette langue, n'en seraient évidemment pas capables. C'est également le cas de la machine à traduire. Pour bien fonctionner, il lui faudrait connaître ces règles. Pour les découvrir et les présenter sous une forme utilisable dans la traduction mécanique, les auteurs étudient d'une part la sémantique de la phrase (de l'énoncé)⁴ et, d'autre part, le contenu sémantique du mot; ce dernier en partant des données qu'on trouve dans de bons dictionnaires et en l'analysant de façon à déterminer ses composants et leurs rapports hiérarchiques. Ils proclament vouloir construire une théorie représentant les ambiguïtés que le sujet parlant relève en résolvant exactement celles qu'il peut résoudre.

D'après MM. Katz et Fodor, une théorie sémantique est une théorie de l'interprétation des phrases par le locuteurs Elle devra donc faire la distinction entre les phrases sémantiquement anormale et celles qui sont sémantiquement correctes et être à même d'interpréter des phrases comme le fait le locuteur. „Ce dont l'usager de la langue dispose et dont la machine ne dispose pas, ce sont des règles pour utiliser l'information du dictionnaire. Ces règles rendent compte des relations sémantiques entre les morphèmes et de l'interaction entre la signification et la structure syntactique en déterminant l'interprétation sémantique correcte du nombre infini de phrase que la grammaire engendre. Ainsi ces règles (que nous appellerons „règles de projection“) doivent être un des constituants de la théorie sémantique d'une langue naturelle si l'on veut que celle-ci reflète les interprétations que l'usager de la langue donne d'une phrase“ (p. 55). Ils constatent ensuite que „la signification d'une phrase est une fonction de la signification de ses parties. Le système des règles de projection est précisément cette fonction“ (p. 56).

En analysant le contenu sémantique des mots, ils distinguent les catégories grammaticales, les catégories sémantiques (semantic markers) et les différenciateurs. Les catégories sémantiques contiennent ce qui est commun à plusieurs unités, par exemple „animé“, „non animé“, „mâle“, „femelle“, etc. Elles reflètent ce qui est systématique dans la langue donnée et rendent compte des relations formelles dans le lexique. Les différenciateurs, au contraire, n'entrent pas dans les relations théoriques à l'intérieur de la théorie sémantique. Ils

⁴ „A leur avis, l'objet d'une théorie sémantique est l'interprétation des phrases et non la construction des dictionnaires ... Une phrase et sa description grammaticale fournissent l'entrée d'une théorie sémantique. Sa sortie est une interprétation sémantique de chaque phrase donnée comme entrée“ (p. 69 de la traduction française).

sont destinés à refléter ce qui est idiosyncratique. Donc, en analysant, par exemple, le mot français *canard*,⁵ on peut se rendre compte de ce que les catégories sémantiques (animé, inanimé...) et les différenciateurs (oiseau, viande de l'oiseau, morceau de sucre, journal, fausse nouvelle, note fausse et criarde) sont „les moyens par lesquels nous pouvons décomposer l'une des significations d'une unité lexicale en ses concepts atomiques et montrer ainsi la structure sémantique dans un article de dictionnaire et les relations sémantiques entre les articles de dictionnaire. C'est-à-dire: les relations sémantiques entre les sens variés d'une unité lexicale et entre les sens variés d'une unité lexicale différente sont représentées par des relations formelles entre les catégories et les différenciateurs“ (p. 60). La figure suivante nous en instruira:



MM. Fodor et Katz constatent plus loin que l'addition de nouvelles catégories sémantiques (taux, mâle) „a pour rôle d'accroître la précision et la portée d'une théorie sémantique, mais... augmente aussi la complexité de l'appareil conceptuel de la théorie“ (p. 65). Comparez les figures précédente et suivante.

On suit les auteurs dans leurs assertions que les catégories sémantiques contiennent ce qui est commun à plusieurs unités, par exemple „matériel“, et qu'elles doivent refléter toutes les relations sémantiques systématiques entre l'unité lexicale donnée et le reste du vocabulaire de la langue. „D'un autre côté, les différenciateurs attribués à une unité lexicale doivent refléter tout ce que sa signification contient d'idiosyncratique. D'une façon générale, un changement dans le système des catégories sémantiques a de très grandes conséquences tout au long de la théorie sémantique: un tel changement modifie radicalement les relations sémantiques que la théorie prétend trouver à propos d'un nombre indéfini de mots de la langue. Mais un changement dans les différenciateurs modifie seulement la relation entre une unité et ses synonymes“ (p. 61).

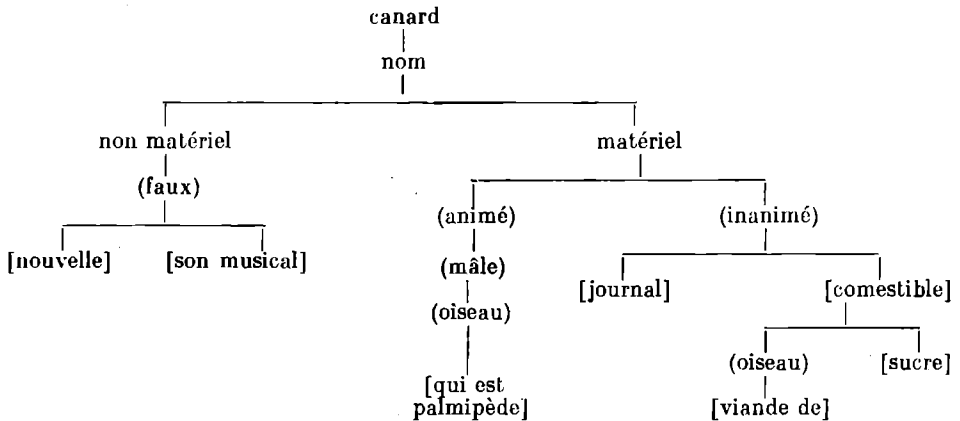
„L'article du mot *lourd* présente une bifurcation entre les catégories sémantiques „poids“ et „appréciatif“... Mais puisque *Cet homme est lourd à porter*

⁵ Dans l'original, on trouvera l'analyse du mot anglais *bachelor*. Nous empruntons l'analyse du mot *canard* à la traduction française dont proviennent aussi nos citations.

est non ambigu, il s'en suit que l'expression à *porter* sélectionne en quelque sorte une des branches de l'article *lourd* et exclut l'autre" (62).

Les citations qu'on vient de reproduire prouvent que les auteurs examinent les rapports entre les catégories syntaxiques et les catégories sémantiques du point de vue de la communication et qu'ils s'efforcent de trouver et de déterminer toutes les catégories sémantiques du mot étudié car celles-ci représentent une condition indispensable et, en même temps, suffisante pour reconstruire l'opération des mécanismes de sélection dans chacune des phrases où apparaît l'unité lexicale décrite par l'article donné du dictionnaire. Ceci permettrait donc de donner des informations sémantiques suffisantes aux machines.

Les auteurs ajoutent encore: „Exprimer les relations sémantiques seulement au moyen de catégories sémantiques entraîne une autre conséquence: les différenciateurs quand ils apparaissent dans une branche de l'article de dictionnaire, doivent apparaître comme des éléments terminaux, c'est-à-dire qu'il ne doit pas y avoir d'embranchement sous un différenciateur" (62—63). Il faudrait donc modifier la figure du mot *canard* comme suit:



MM. Katz et Fodor sont convaincus que „le système des catégories sémantiques refléterait exactement les traits systématiques de la structure sémantique de la langue" (66).

Ce que l'on peut leur reprocher c'est qu'ils ne tiennent pas compte des rapports entre les différents sens d'un mot. Ils présentent tous les sens au même niveau bien qu'on en ressente généralement un comme fondamental et les autres comme dérivés, figurés.

Un autre inconvénient de leur théorie consiste dans la difficulté de préciser une ligne de démarcation entre les catégories sémantiques et les différenciateurs.

V

M. U. Weinreich présente sa théorie sémantique dans l'article „Explorations in Semantic Theory" qui figure dans *Current Trends in Linguistics*, vol. III (The Hague, Mouton, 1966). Elle est basée sur deux idées originales; la première

est relative aux rapports des sèmes à l'intérieur d'un morphème⁶ et à ceux des morphèmes à l'intérieur d'une phrase; la seconde concerne la relation entre les éléments grammaticaux et les éléments sémantiques d'une langue.

M. Weinreich suppose un isomorphisme entre les relations intérieures et extérieures au morphème. Les rapports intérieurs permettent généralement la commutation des sèmes (dans ce cas, il parle de „cluster“, c'est-à-dire agglomération), mais quelquefois leur ordre ne peut pas être changé (configuration). Quant aux rapports entre les morphèmes, il distingue l'enchaînement et le non-enchaînement. Ce dernier a trois formes: 1° l'emboîtement, rapport destiné avant tout à pouvoir rendre compte de la transitivité, 2° la délimitation, rapport entre le morphème donné et ceux qui délimitent son extension (*brebis — cinq, quelques, ces, la*), 3° la modalisation servant à ne pas interpréter littéralement l'unité sémantique composée, mais avec une certaine notion complémentaire, telle un doute ou le déclin de responsabilité quant à la véracité d'une nouvelle (adverbes comme *peut-être, vraisemblablement*, etc. ou bien certains modes ou aspects du verbe). Ces subdivisions ne sont pas toutes suffisamment illustrées. A propos des agglomérations, on constate seulement que celle du mot *mère* est constituée par l'intersection des sèmes „féminin“, „génération ascendante“, „degré 1“ et „ligne directe“. Pour expliquer l'emboîtement, on ne cite que le sème „pour s'asseoir“ faisant partie du groupe de mots tels que *fauteuil, chaise*, etc. et se trouvant en relation plus particulière avec les autres sèmes à cause de la présence de *pour*.

VI

Ju. Apresjan a fait un essai très remarquable de représenter l'aspect sémantique du lexique sous forme de système dans son étude sur l'analyse distributionnelle des significations et champs sémantiques structurés dans *Leksikografičeskij sbornik* 5, 1962, 52—72 sous le titre „Distributivnyj analiz značenij i strukturnye semantičeskie polja“.

En partant de l'hypothèse que le lexique se divise en un certain nombre de champs qui unissent les mots sur la base de leur parenté sémantique, il proclame que tout champ sémantique décompose le morceau de réalité qu'il reflète à l'aide d'un moyen déterminé, inhérent à la langue en question et qui peut changer d'une langue à l'autre. Par conséquent, différentes langues décomposent et systématisent différemment la même réalité. Il est persuadé que le contenu sémantique du mot est entièrement conditionné par les relations qui se forment dans le filet des oppositions d'un mot aux autres mots de ce même champ.

S'opposant à la méthode intuitive et aux considérations spéculatives, il cherche un critère formel pour classer des mots dans le cadre des champs sémantiques qu'il veut diviser objectivement (sans cependant préciser de quelle façon). Il insiste sur ce que les champs sémantiques rassemblent des significations (unités sémantiques) et non des concepts (unités logiques). Il veut que la théorie structurale des champs sémantiques garantisse l'analyse

⁶ Ici morphème s'emploie au sens qui lui est attribué par l'Ecole de Prague, c'est-à-dire il désigne l'unité significative minimale (monème dans la terminologie de M. Martinet).

componentielle des significations, c'est-à-dire leur décomposition en traits distinctifs et qu'elle démontre l'isomorphisme de la grammaire et de la sémantique (nous ajouterions: si cet isomorphisme existe).

Nous suivons l'auteur quand il propose d'examiner la distribution non des mots, mais de certains sens des mots. Il proclame que l'existence de toutes les catégories et groupes du lexique doit être fondée sur des traits de la structure et que deux éléments sont compris dans la distribution de tel ou tel sens du mot: a) le modèle structural (syntaxique) dans lequel le sens donné du mot étudié est employé, b) la formule généralisée d'aptitude combinatoire du mot dans le sens donné.

M. Apresjan juge indispensable d'associer à chaque sens une formule spécifique de distribution parce que, à son avis, tous les éléments du contenu influencent l'aptitude des mots de se combiner avec d'autres mots et donc aussi leur fréquence.

C'est en se servant de la description distributionnelle que l'auteur croit pouvoir établir les champs sémantiques. Il prend la distribution de la signification pour point de départ. Jugeant indispensable d'isoler la distribution de la signification lexicale concrète du mot polysémique, il prend, à la place du mot concret, la désignation de la partie du discours à laquelle ce mot appartient, par exemple la phrase *He is good to you* serait transcrit $P + to\ be + A + P$. On cherchera les adjectifs qui pourraient remplacer *good*. Comme la distribution, à l'avis de M. Apresjan, conserve des traces de la signification concrète sous forme d'un certain trait sémantique qui reflète le caractère type de cette signification lexicale, on arrivera à le révéler à l'aide de la commutation. Dans le cas choisi ci-dessus, ce sera „s'adressant de manière ou d'autre à quelqu'un“. Par contre, la différence des structures est le signal de la différence des significations.

M. Apresjan proclame qu'en linguistique structurale, les définitions sémantiques doivent être justifiées par la structure et il propose de désigner les relations sémantiques entre les différentes formules distributionnelles à l'aide de chiffres ou de tout autres symboles non sémantiques.

D'après la conception de M. Apresjan, le champ sémantique contient tous les mots qui apparaissent dans les mêmes modèles structuraux, par exemple les verbes qui dépendent d'un substantif-sujet et régissent un adjectif-attribut (prédicat). Exemple: Les verbes faisant partie du modèle „sujet + verbe + objet + adjectif“ (*Don't get your clothes dirty* „Ne salis pas tes vêtements“) appartiennent au champ sémantique ayant la signification „force physique agissant sur un objet et accompagnée du changement de son état“. L'auteur constate que dans les modèles fréquents, on enregistre un grand nombre de significations. Il en conclut que les modèles les plus fréquents donneront des champs sémantiques d'une signification si générale qu'ils toucheront de près à la classification grammaticale ou se mêleront à elle.

L'auteur recommande l'analyse componentielle des significations lexicales, c'est-à-dire leur décomposition successive en constituants sémantiques, et de le faire de façon à obtenir deux composants à chaque étape de la décomposition, par exemple en classifiant les verbes, on commencerait par les répartir en transitifs et intransitifs.

Si certains modèles englobent des groupes trop hétérogènes de significations, l'auteur conseille d'effectuer l'élimination des modèles non pertinents,

c'est-à-dire, si une signification peut être exprimée par deux modèles, on ne tient pas compte de celui qui représenterait dans le champ en question un groupe sémantiquement disparate. On augmentera de cette manière la saturation du champ, c'est-à-dire la relation entre le nombre de significations tombant de fait dans ce champ et le nombre total de significations enregistrées dans le modèle donné. Une autre solution peut être trouvée dans la formation des archimodèles comportant deux ou plusieurs modèles plus spéciaux. Nous sommes persuadés que M. Apresjan surestime l'interdépendance des facteurs sémantiques et syntaxiques.

VII

M. Eugenio Coseriu est le premier à attaquer, du point de vue structuraliste, non seulement les problèmes de la sémantique synchronique d'une seule langue, mais encore ceux de la sémantique comparée et diachronique.⁷

Il est persuadé d'une certaine analogie entre les plans phonique, grammatical et lexical. Cette prémisse lui sert de point de départ. Pour prouver cette analogie, il compare d'une part l'organisation des voyelles en espagnol et en italien et, d'autre part, l'organisation du groupe lexical „vieux: jeune, neut“ en latin et en espagnol:

Phonologie	Espagnol	a	e	i	o	u
	Italien	a	ε e	i	o o	u

Lexique	Latin	senex	vetulus	vetus	iuvenis	novellus	novus
	Espagnol	viejo			joven		nuevo

Pour montrer l'analogie entre les structures phonologiques et les structures lexicales, l'auteur nous présente les exemples suivants:

fr. [b]: oral-bilab.-occl.-sonore	<i>senex</i> : „vieux“-„pour personnes“
fr. [p]: oral-bilab.-occl.-sourd	<i>vetus</i> : „vieux“-„pour choses“
cf. <i>bas/pas</i>	(<i>mater senex</i>)/(<i>urbs vetus</i>)

Il montre ensuite que la neutralisation phonologique a son pendant dans la neutralisation lexicale:

allemand	<table border="1"><tr><td>t</td><td>d</td></tr></table>	t	d	français	<table border="1"><tr><td>dominer</td><td>maîtriser</td></tr></table>	dominer	maîtriser
t	d						
dominer	maîtriser						
	ext. int.						
<i>Rat - Rad = [rāt]</i>		<table border="1"><tr><td>dissiper</td><td>gaspiller</td></tr></table>	dissiper	gaspiller	extensif intensif		
dissiper	gaspiller						

⁷ „Pour une sémantique diachronique structurale“ (*Travaux de linguistique et de littérature* II, 1, 139-186, Strasbourg 1964).

Il trouve des analogies même dans les possibilités:

1° d'analyser en éléments différentiels (traits distinctifs): [b] est oral, bilabial, occlusif et sonore / *novellus* est un adjectif pour âge, „non vieux“, „des animaux et des plantes“;

2° de la répétition des mêmes oppositions dans une série de cas: l'opposition phonologique „sourd“ — „sonore“ se répète en français plusieurs fois: p/b, t/d, k/g, i/v, š/ž; dans le domaine du lexique, les oppositions suivantes se répètent assez souvent: „masculin“ — „féminin“, „pour êtres vivants“ — „pour choses“, „pour personnes“ — „pour animaux“, „grand“ — „petit“.

M. Coseriu oppose aussi les systèmes des voyelles et des consonnes (en phonologie) aux champs conceptuels antonymes (en lexicologie) et aux oppositions temps — modes ou pronoms personnels — pronoms démonstratifs (en grammaire).

Il cherche et trouve encore d'autres oppositions lexicales (celles qui n'ont pas de pendants en phonologie):

	Roumain	Français								
Terme du mouvement dans l'espace des personnes du discours (1 ^{re} et 2 ^e pers.)	<table border="1"> <tr> <td>a veni</td> <td>a aduce</td> </tr> <tr> <td>a se duce</td> <td>a duce</td> </tr> </table>	a veni	a aduce	a se duce	a duce	<table border="1"> <tr> <td>venir</td> <td>apporter</td> </tr> <tr> <td>aller</td> <td>porter</td> </tr> </table>	venir	apporter	aller	porter
a veni	a aduce									
a se duce	a duce									
venir	apporter									
aller	porter									
Terme du mouvement dans le reste de l'espace										

En lexicologie, M. Coseriu distingue les oppositions:

1° graduelles; leurs termes correspondent à différents degrés de la même qualité: *glacial, froid, frais, tiède, chaud*...;

2° équipolentes; c'est-à-dire équivalentes par rapport au contenu commun (par exemple: „couleur“): *rouge, orange, jaune, vert*, etc.;

3° privatives: *albus* et *ater* ne contiennent pas l'idée de luminosité qui existe dans le contenu de presque-synonymes *candidus* et *niger*.

Dans le champ pluridimensionnel des noms de parenté, il établit cinq oppositions différentes:

- de genre: *père — mère, oncle — tante*, etc.;
- de type (parenté naturelle — sociale): *père — beau-père* ...;
- de ligne (directe — collatérale): *père — frère*;
- de direction par rapport à la ligne directe (ascendant — descendant): *père — fils, oncle — neveu*;
- de degré: „premier degré“: *père — grand-père*, „second degré“: *frère — cousin*.

D'après M. Coseriu, „l'objet de la sémantique structurale c'est le développement historique des champs conceptuels considérés comme structures lexicales de contenu. Et puisque structure veut dire avant tout opposition distinctive, la sémantique structurale diachronique aura à établir, à étudier et, si possible, à expliquer (motiver) le maintien, l'apparition, la disparition et la modification, au cours de l'histoire d'une langue, des oppositions lexicales distinctives“ (p. 159—160).

M. Coseriu étudie ensuite les cas de la restriction et de l'extension de sens, les relations entre le plan de l'expression et celui du contenu, de l'élimination d'un des deux termes de l'opposition „marqué: non marqué“ (lat. *niger*: *ater* — fr. *noir*), de l'opposition complexe (lat. *homo* — *vir*: *femina* — fr. *homme*: *femme*), etc.

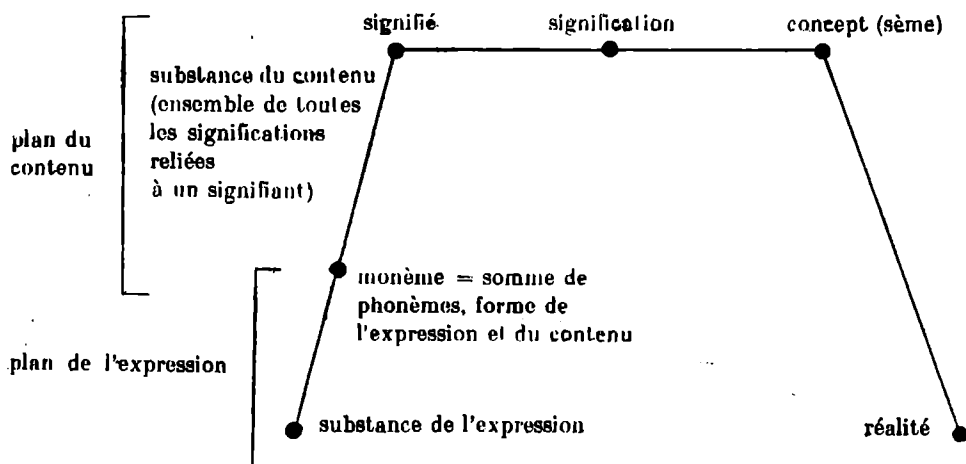
Selon M. Coseriu, „la distinction fondamentale de la sémantique diachronique structurale... est la distinction entre changement lexical non-fonctionnel (du point de vue de la structure du contenu) et changement lexical fonctionnel que nous proposons d'appeler respectivement „remplacement“ (changement sémasiologique ou onomasiologique) et „modification“ (changement sémantique proprement dit) ... un „remplacement“ ne concerne que le signifiant (ou le lien signifiant — signifié); une „modification“ concerne au contraire le signifié en tant que tel. Dans le cas d'un „remplacement“ rien ne se produit... dans les rapports des contenus lexicaux; dans le cas d'une „modification“, ce sont précisément ces rapports qui changent.“ (p. 170).

Après avoir suivi le „remplacement“ d'un signifiant par un autre (*ive — cavale — jument*) et la modification (latin *caput* — français *chef* et *tête*), M. Coseriu arrive à constater qu'une structure sémantique peut se maintenir en dépit des remplacements des signifiants, mais qu'une modification de la structure sémantique se reflète toujours aussi sur le plan de l'expression.

VIII

Dans son article „Sémantique et structure conceptuelle“ (*Cahiers de lexicologie* 8, 1966-I, 3—46), M. Kurt Baldinger nous présente plusieurs idées fertiles concernant, entre autres, la structure (donc aussi l'analyse) des unités lexicales, les rapports entre le signifiant, le signifié, le concept et la chose.

En partant de la conception de M. Klaus Heger,⁸ il arrive à modifier son trapèze comme suit:



M. Baldinger souligne que „la sémasiologie part du signifié et examine les différents significations ou sémèmes en dégagant les sèmes ou „differentiae specificae“ et que „l'onomasiologie, au contraire, part du concept qui ... est

⁸ „Les bases méthodologiques de l'onomasiologie et du classement par concepts“ (*Travaux de linguistique et des littératures romanes* III, 1, 1965, 7—32).

indépendant de la structure d'une langue donnée, pour prouver les désignations, les réalisations linguistiques dans une ou dans plusieurs langues“.

Il montre que le concept, tout en étant une unité mentale, est néanmoins relié au signifiant, et cela par la signification, mais qu'il est indépendant, tandis que le signifié dépend de la structure de la langue donnée.

En analysant les unités lexicales, il distingue: 1° le plan du contenu comportant le signifié (= substance du contenu = ensemble de toutes les significations reliées à un signifiant) et le monème en tant que forme du contenu, 2° le plan de l'expression comportant la substance de l'expression et le monème en tant que somme de phonèmes et forme de l'expression.

Quant à l'étude de la langue, il distingue trois plans — ceux de la langue-objet (langue naturelle), de la grammaire (première métalangue) et de la méthodologie linguistique (deuxième métalangue).

Il distingue ensuite quatre types de structures (qui ne sont pas indépendantes les unes des autres): 1° structure sur le plan morphologique, 2° structure sur le plan conceptuel, 3° structure sémasiologique, 4° structure onomasiologique (cf. p. 43—44). Quant aux deux dernières — qui, à notre avis, font partie de la deuxième — M. Baldinger discerne: a) deux types de microstructures: les champs sémasiologiques (formés par tous les sens du mot donné) et les champs onomasiologiques (formés par tous les mots désignant le concept en question), b) deux sortes de macrostructures correspondant respectivement au dictionnaire par ordre de matière et au dictionnaire phonologique ou morphologique.

IX

De ce qui vient d'être dit, il découle que le structuralisme a révolutionné la sémantique comme auparavant la phonétique et la morphologie. Mais hâtons-nous de dire qu'en sémantique, les résultats obtenus par les chercheurs structuralistes sont beaucoup moins satisfaisants qu'en phonologie (phonétique fonctionnelle, structuraliste) où l'on a réussi à établir un système qui permet de comprendre le fonctionnement des sons. Au surplus, on y est arrivé à l'unanimité sur ce qui est fondamental.

Au contraire, en sémantique, on est encore loin d'avoir établi un système et les opinions des sémanticiens structuralistes diffèrent profondément. On ne s'en étonnera pas, car le nombre et la complication des problèmes que pose la systématisation des unités lexicales et de leurs sens sont infiniment plus grands que ceux qui concernent les sons beaucoup plus simples et bien moins nombreux.

La différence des conceptions est causée par la diversité des buts qui, chez les uns, sont théoriques, par exemple la recherche de la structure du lexique, chez les autres pratiques, par exemple le perfectionnement de la traduction mécanique. Même les méthodes diffèrent considérablement: quelques uns analysent le contenu des unités lexicales, examinent l'interdépendance du contenu, de l'expression et du concept, les rapports et les interactions des unités lexicales, etc.; d'autres forment des théories a priori et essaient ensuite de les démontrer.

Or la sémantique structurale présente une diversité presque décourageante d'opinions, d'idées, de conceptions, de buts et de méthodes.

Au contraire, toutes les étapes par lesquelles la sémantique a successivement passé (logique, psychologique, sociologique, etc.) et tous les courants linguistiques présentaient une certaine homogénéité qui permettait aux chercheurs adhérents au même courant de parvenir à des résultats analogues dans différents secteurs de la sémantique et, par conséquent, à une certaine synthèse, même sans une véritable collaboration.

La sémantique dite traditionnelle — qui a évolué progressivement en passant par les étapes mentionnées — embrasse, dans la synchronie, l'analyse d'unités lexicales (en éléments dominants et complémentaires; stables et contextuels; notionnels, affectifs, expressifs et grammaticaux), l'étude de leurs interdépendances, interactions et rapports dans le plan paradigmatique (polysémie, homonymie, synonymie, antonymie, etc.) aussi bien que dans le plan syntagmatique (l'interdépendance des membres de syntagmes et de phrases, leur pouvoir combinatoire, etc.). Dans la diachronie, on a examiné et classifié toutes sortes de changements de sens, leurs causes, leurs résultats, leurs connexités, les conditions nécessaires pour leur réalisation, etc.

La sémantique traditionnelle est donc déjà parvenue à une synthèse. La sémantique structuraliste, par contre, malgré d'excellents travaux de plusieurs sémanticiens éminents (dont nous avons mentionné quelques uns ci-dessus) a encore toujours un caractère fragmentaire et hétérogène. Nous ne sommes, à vrai dire, qu'au seuil de la sémantique structurale. Elle promet beaucoup, mais il faudra résoudre pas mal de problèmes de détail avant d'essayer d'imaginer une conception unique acceptable à tous les sémanticiens structuralistes et capable de trouver la solution de différentes questions du domaine sémantique.

En effet, nous avons vu qu'on ne se sert de nouvelles méthodes que pour la solution de problèmes partiels, bien que plus ou moins importants pour la cognition du plan lexico-sémantique en tant que tout.

Il faudra surmonter la trop grande disparité dans l'évaluation de l'importance de divers faits, phénomènes, facteurs et rapports, dans la manière de les classer et de les traiter et enfin dans la terminologie.⁹

Bien sûr, on ne peut espérer l'unification absolue des différentes conceptions — que nous ne croyons pas d'ailleurs indispensable — mais il n'est pas douteux qu'une vraie collaboration suppose une certaine conformité d'idées principales de méthode et de terminologie.

Pour conclure, nous croyons utile d'insister sur le fait que les chercheurs s'efforçant d'introduire des méthodes nouvelles (structuralistes) dans la sémantique devraient connaître à fond les résultats des efforts de leurs prédécesseurs, „traditionalistes“ ainsi que, par exemple, les fondateurs de la phoné-

⁹ Pour montrer l'insoutenable de la terminologie actuelle, citons, à titre d'exemple: 1° Ce que les partisans de l'École de Prague ont appelé morphème, M. Martinet l'appelle monème (identique parfois au mot entier), M. Pottier distingue le morphème (préfixe, suffixe, infixé) et lexème (radical). Au surplus, on rencontre aussi le terme de morpholème. 2° Le terme mentionné lexème est défini en tant que l'union de sèmes substantiels et de classèmes (Pottier), signifiant minimal de désignation (Pottier), signification lexicale (Coseriu), unité significative minimale au plan lexical (Martinet), collection de sèmes, le lieu de rencontre de sèmes (Greimas), ensemble signifiant (Greimas), unité de signification, unité de contenu (Greimas). Sans aucun doute, il serait très profitable d'unifier la terminologie y compris les définitions des termes.

tique fonctionnelle, nommée phonologie, ont parfaitement connu la phonétique traditionnelle qu'on appelle phonétique tout court si l'on n'insiste pas sur la distinction entre la phonétique articulatoire ou physiologique et la phonétique acoustique.